

Les artisans du disque [26]

Ar ré-sé

Le label de l'île aux femmes.

Imaginez... Imaginez les côtes déchiquetées de l'île d'Ouessant, battues par les vents, pilonnées par les vagues, tordues par le flux des marées, faisant le gros dos depuis des temps immémoriaux. Imaginez aussi les hurlements silencieux d'un peuple de pêcheurs, muré dans ses lourds secrets, empêtré dans ses éternels silences, blotti dans ses flambées d'alcool, disputant à l'océan et aux tempêtes le peu de joie qu'il reste encore sur cette terre pour les hommes de bonne volonté. Dans cette île bretonne du bout du monde, ce sont plutôt les femmes, d'ailleurs, porteuses de cette qualité évangélique, qui gèrent le quotidien et n'hésitent pas, comme jadis, à braquer les canons sur l'Anglais, quand les marins sont en mer et s'échinent au travail sous les feux croisés de la mitraille. C'est cela, Ouessant : une terre sans péchés et sans rédemption, où la peine est un mal terrestre et ordinaire, où les dieux n'ont jamais daigné s'arrêter ni poser leurs regards...

Ce préambule n'est pas inutile, si l'on veut comprendre de l'intérieur le label Ar ré-sé et la démarche de sa fondatrice, la pianiste Lydia Jardon. Par quels sortilèges cette brune et fière Catalane au verbe décidé et au regard verni est-elle tombée, à 18 ans, amoureuse de cette « île aux femmes », où l'on a plutôt le cheveu blond, le regard bleu du ciel et la parole si rare ? Mystère... Mais le charme a opéré. Contre vents et marées, Lydia Jardon a pu ainsi fonder pendant les premiers jours du mois d'août ses rencontres « Musiciennes à Ouessant » : un festival, comme il se doit, réservé aux interprètes féminines, où l'on retrouve un gynécée de talents, d'un niveau à faire se lever tous les orages, à l'image d'Irina Muresanu – véritable phénomène du violon, trop peu connu en France –, des pianistes Dana Ciocarlie ou Elena Filonova, de la soprano Norah Amsellem ou du Quatuor Psophos. Avec, naturellement, Lydia Jardon en personne comme maîtresse de cérémonie, charité bien ordonnée commençant toujours par soi-même...



Amoureuse d'Ouessant, la pianiste Lydia Jardon défend son label contre vents et marées.

La logique de cette aventure roborative et iodée conduisit tout naturellement Lydia Jardon à fonder son propre label de disques. Echaudée par une aventure avortée chez deux défunts petits labels ayant subi de plein fouet la crise des années 1980 et le passage au numérique, elle se retrouva avec quelques bandes sous le coude, dont un *Concerto pour piano n° 3* de Serge Rachmaninov et des *Goyescas* d'Enrique Granados. Le temps de racheter les droits de ses enregistrements et Ar ré-sé (« celles-là », en breton) pouvait naître. « Question de vie ou de mort », justifie Lydia Jardon avec toute son énergie d'artiste. A partir de 2002, le label sort de la confidentialité, grâce au distributeur Codæx. Oh, le catalogue n'est guère imposant. Il n'exède pas la douzaine d'enregistrements : le label ne publie guère plus d'un CD par an. Mais chacun reste un petit bijou de musicalité et de rareté, comme cette transcription inaugurale et fluide de *La Mer* de Claude Debussy sous les doigts de Lydia Jardon (AR 2001-1); les *Sonates pour piano et violon* de Lekeu/Magnard survoltées par le violon – un Joseph Rocca, de 1856

complété par un archet français signé Charles Peccat – de « la » Muresanu qui s'affirme comme une interprète inspirée de cette musique française postfranckiste avec sa complice Dana Ciocarlie (AR 2006-0). On pourrait également mentionner le Quatuor Psophos et son intégrale d'une puissance quasi visionnaire des *Quatuors à cordes* de Maurice Ohana (AR 2004-7); on espère néanmoins que l'instabilité de la formation marquée par le départ de la violoniste

Ayako Tanaka – qui suit de peu un changement de violoncelliste –, ne nuira pas au label. Sa production vivote gentiment, louvoyant dans les

Chaque CD est un petit bijou de musicalité

embruns, évitant les écueils, souquant ferme dans les tourbillons d'un marché devenu complètement fou. Une poignée de milliers d'exemplaires par disques, jamais plus de 3 500 unités : juste de quoi équilibrer les comptes et encore... « Reste le plus important : la joie de faire et d'exister », assure simplement Lydia Jardon, résumant ainsi son style de vie et d'artiste, hantée par on ne sait quel Azur. Femme libre, longtemps tu chériras la mer... ■

Xavier Lacavalerie